Gottlieb Duttweiler n'est plus : une destinée suisse à l'échelle américaine

Autor(en): **Schollenberger, Werner**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **8 (1962)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Il est d'autres bienfaiteurs que nous honorons ce jour : Mme et M. Ed. M. Sandoz, M. Henri Gunthert, M. Raoul La Roche, Mme et M. Hugues Jequier, auxquels nous dédions les divers pavillons de ce magnifique domaine en hommage de leur grande générosité.

Le souvenir des donateurs suivants : M. Eugène Barca, Mme et M. Jacques Berchtold, Mme et M. F. J. Bossard, Mme M. L. Brandt, M. Louis Brandt, M. Ernest Jorin, M. Ernest Gutzwiller, le Docteur et Mme la Doctoresse Heinen, Mme et M. Werner Herold, Mme et M. le Dr. Landolt, la Société Mutualiste Suisse, sera perpétué par des plaques portant leurs noms et apposées sur les portes des chambres.

A tous les membres de la colonie suisse de Paris qui ont contribué à notre grande collecte, leurs noms figureront sur le Livre d'Or en préparation qui marquera bientôt le Centenaire de notre Maison suisse de retraite.

Aujourd'hui, nous unissons tous ces Bienfaiteurs dans un même élan d'émotion profonde, en les assurant de la reconnaissance de tous nos compatriotes qui garderont de leur inépuisable bonté, un souvenir impérissable.

En face de ce qui a été réalisé, vous avez pu vous rendre compte, Mesdames et Messieurs, de ce qui reste inachevé.

Je pense que tout comme nous, vous avez ressenti combien il serait décevant et humiliant pour notre génération de ne pouvoir compléter cet ensemble hospitalier.

Comme nos prédécesseurs, montrons notre foi en l'avenir, montrons un esprit d'initiative et accomplissons surtout notre devoir de chrétiens envers la vieillesse.

Pour notre part, nous conservons le ferme espoir d'être entendus et compris par tous.

Ainsi s'accomplira une grande œuvre qui s'identifiera avec notre devise « Un pour tous, tous pour un ».

H. M.

MARIAGE

M. Emile Bernasconi, M. et Mme Otto Spreng, 52, av. Alphand, Saint-Mandé (Seine), M. Robert Bricker, M. et Mme René Fénier, 1, rue Auguste-Barbier, Paris, 11e, sont heureux de vous faire part du mariage de leurs enfants, Arlette et Jacques.

CAOUTCHOUC & BEAUTÉ

60, Faubourg St-Honoré
(en face l'Ambassade d'Angleterre)

GAINES latex pur
Contre la cellulite

MASQUES caoutchouc
contre les rides

PRODUITS de BEAUTE
haute qualité

R. Bouquet - Geering
Mmes Genetelli

Gottlieb Duttweiler

(*Suite et fin article page 12*)

— Il a davantage le goût de café ! répète G.D. après un nouvel essai.

Et, se tournant vers moi, il me déclare :

— Quand les ménagères veulent boire une tasse de café à 4 heures, il faut que ce café ait vraiment l'arôme de café !

Puis il passe à la dégustation des biscuits et des chocolats.

Sa profession de foi

Notre entretien terminé, nous nous rendons le soir à Winterthour à une assemblée à laquelle G. D. doit participer. Nous nous y rendons avec la voiture de Duttweiler. Une Topolino. Je me demande comment ce géant va y trouver place, et encore avec moi à ses côtés !

— Mes directeurs n'osent pas circuler avec de grandes voitures quand ils me voient rouler avec une si petite auto, me jette G.D. de l'air de quelqu'un qui vient de jouer un bon tour.

Je le revis quelques mois plus tard et nous parlâmes de l'affaire qui nous avait occupés et qui avait d'ailleurs abouti à un échec.

— Dommage, reconnut G. D. en levant les épaules. L'idée était bonne !

Duttweiler croyait en Dieu. Il pensait connaître les desseins du Tout-Puissant et croyait devoir les réaliser. C'est pourquoi il se refusait à reconnaître les limites que voulaient lui imposer les hommes.

— Je crois en le bien chez l'homme, mais non pas chez l'Etat, me dit-il une fois. Dès qu'une organisation quelconque se sépare de Dieu et des hommes, le malheur commence.

C'est la raison pour laquelle son immense fortune, celle de la Migros, son inépuisable capacité de travail, n'étaient pour lui que des instruments devant lui permettre d'atteindre son but.

— Nous devons toujours chercher à le retenir d'une façon ou l'autre, soupira un jour l'un de ses directeurs financiers.

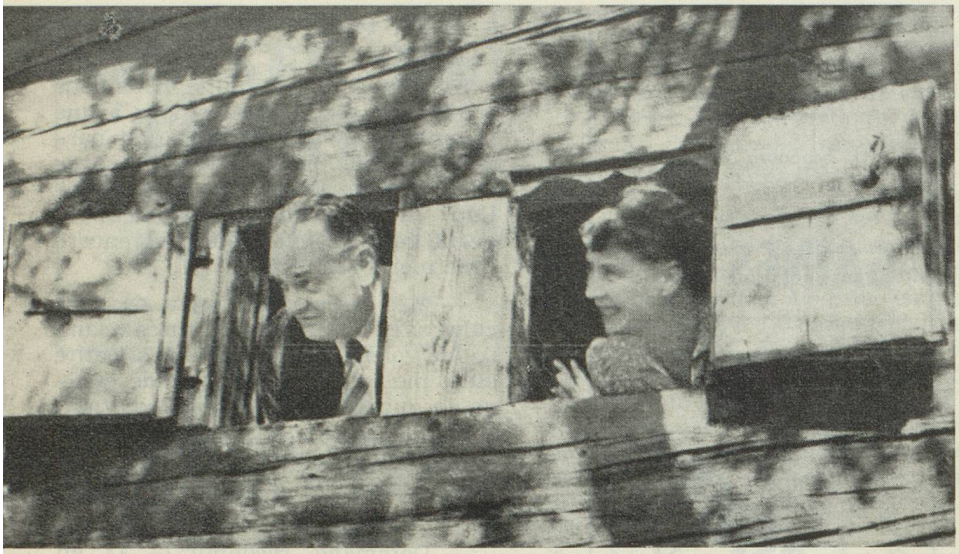
Mais « Dutti » ne se laissait pas enchaîner.

— J'ai parcouru toute l'Europe jusqu'à ce que je trouve un médecin raisonnable, m'avoua-t-il. C'est à Paris que je l'ai découvert. Cet Esculape m'a dit : « Vous pouvez boire et manger ce que vous voulez. Vous pouvez fumer vos cigares. Mais vous ne devez jamais prendre plus de huit jours de vacances. Sinon, c'est la cassure ! »

Et c'est ainsi que G. D. travaillait seize heures par jour. Dans son bureau, en chemin de fer, en avion, à déjeuner et à dîner. Sans répit.

Jusqu'à ce que la mort l'emporte.

Werner SCHOLLENBERGER.



Gottlieb Duttweiler n'est plus

UNE DESTINÉE SUISSE A L'ÉCHELLE AMÉRICAINE

Pendant quarante-neuf ans, Mme Adèle Duttweiler fut pour son mari une compagne admirable et une précieuse conseillère. Nous les voyons ici tous deux à la fenêtre du chalet valaisan édifié dans leur parc de Ruschlikon près de Zurich, parc qui est d'ailleurs ouvert au public.

Zurich et la Suisse entière ont pris congé d'un homme d'un format exceptionnel, dont la destinée fut davantage à l'échelle américaine qu'à celle de notre petit pays. D'un dynamisme explosif mis au service de l'idéal qu'il s'était fixé, Gottlieb Duttweiler — « Dutti » pour nos Confédérés — joua un rôle de premier plan dans l'économie suisse en créant et en développant la « Migros », à laquelle vinrent se joindre par la suite un nombre impressionnant de créations économiques et culturelles. Il prit également une part combien active à la vie politique helvétique ; porté aux nues par d'aucuns, décrié par d'autres, il laissa, là aussi, libre cours à son tempérament, ce qui n'alla pas sans faire de casse et fit de lui, aux Chambres fédérales, et pour reprendre les termes mêmes du président du Conseil national, M. Bringolf, dans son éloge funèbre, « le plus remuant et le plus gênant de nos collègues ». Nous avons demandé à notre collaborateur Werner Schollenberger, qui eut affaire à lui à plusieurs reprises, de nous dire comment lui était apparu cet homme étonnant.

C'est en automne 1959 que je le rencontrai pour la première fois, dans son bureau de la Limmatplatz, à Zurich. Je m'attendais à trouver un millionnaire. Un homme qui avait distribué des millions. Le « fanfaron » qui avait brisé une vitre du Palais fédéral. Le géant qui avait ébranlé l'économie suisse.

En fait, j'eus toutes les peines du monde à trouver son bureau. Je dus me faufiler entre les camions qui allaient et venaient dans la cour, sauter par-dessus des caisses de légumes et de fruits, escalader un escalier et m'aventurer dans un étroit couloir avant de me trouver devant une porte avec l'inscription « Gottlieb Duttweiler ». Je pénétrai dans un bureau sombre où crépitaient les machines à écrire.

Un employé me reçoit.

« G. D. »

— Ah ! vous voulez voir G. D. ?

Gé-Dé ! Evidemment, pourquoi l'appeler par son nom en entier, puisqu'il n'y a qu'un Duttweiler dans toute la Suisse ? Mon cicerone entrouvre une porte, jette un regard dans la pièce attenante et me fait signe de le suivre.

G. D. est installé derrière une vieille table à écrire, dans un fauteuil de cuir plus vétuste encore. Il me jette un bref coup d'œil par-dessus ses lunettes et m'invite à prendre place sur une chaise. Puis, il reprend l'entretien interrompu avec ses collaborateurs. Ceux-ci, je les reconnais presque tous pour avoir vu leurs portraits dans la presse. Ce sont tous des hommes qui jonglent avec des millions et qui seraient tous des capitaines d'industrie s'ils ne vivaient pas dans l'ombre du grand patron. De sa main qui tient le cigare entre le pouce et l'index, Gottlieb Duttweiler souligne de grands gestes les termes de sa décision. L'entretien est clos, ses collaborateurs prennent congé de lui.

Le café doit sentir le café !

G. D. se lève lentement de son fauteuil, me tend la main et aborde d'emblée l'affaire pour laquelle je suis venu le voir. Il en est encore à m'exposer son point de vue que la porte s'ouvre pour livrer passage à trois hommes en blouse blanche. Le premier porte un plateau avec six petites cafetières, six tasses, du sucre et du lait, le second des biscuits et le troisième du chocolat.

Tout en continuant sa péroraison, G. D. vide l'une après l'autre ses six tasses de café. Tout d'abord sans sucre. Puis avec du sucre. Puis sans sucre, mais avec du lait. Enfin, avec du sucre et du lait. Il remet les tasses sur le plateau dans un ordre bien déterminé.

— D'où vient ce café, demande-t-il après un claquement de langue sonore ?

— De la concurrence, de notre plus sérieuse concurrence !

— Et celui-ci ?

— De la Migros. C'est du « Columban ».

— Celui de la concurrence est meilleur ! constate Duttweiler d'un air bon enfant.

Mais ce ton paterne ne semble pas rassurer les blouses blanches.

(suite page 11)